

Fils d'un résistant fusillé à Toulouse, il découvre la vérité 70 ans après

Durant la Seconde guerre mondiale, le père de Jean-Pierre Joyeux a été fusillé près de Toulouse, sans que ses proches ne le sachent. Ce n'est qu'en 2012 que son fils a découvert la vérité.

A 82 ans, Jean-Pierre Joyeux profite de sa retraite près de Poitiers, mais son histoire est intrinsèquement liée à la région toulousaine, où il a vécu durant la Seconde guerre mondiale. Là où, surtout, son père a été arrêté par la Gestapo puis fusillé sans que personne ne le sache dans le bois de la Reulle, entre Castelmaurou et Gagnague. Jusqu'en 2012, Jean-Pierre Joyeux le pensait mort en déportation. La détermination d'un groupe de recherche a permis de lui rendre son histoire.

Il est employé par Breguet

Capitaine de l'armée de l'Air, Marcel Joyeux rencontre celle qui allait devenir sa femme, Marguerite, lors d'un cours de vol à voile, dont il est moniteur. De cet amour naît Jean-Pierre, en novembre 1939. Le couple vit à Paris lorsque la Seconde guerre mondiale éclate.

"Mon père a trouvé une place chez Breguet à Toulouse et ma mère l'a suivi, elle y a été infirmière d'usine", raconte Jean-Pierre Joyeux à L'Opinion Indépendante. Très vite, Marcel et Marguerite rejoignent la Résistance. Ils confient leur fils à ses grands-parents, vivant à Jaunay-Clan, près de Poitiers. En 1942, Marcel Joyeux, dit "Joly", contribue à former un groupe franc à Toulouse. En 1943, il est nommé responsable des groupes francs des Mouvements unis de Résistance (MUR) à Toulouse et Limoges. Il est aussi membre actif du réseau Mo-

rhange, dont le but est de démasquer les collaborateurs.

"Un jour avec des camarades, il est allé à la prison d'Auch déguisé en gendarme pour délivrer un résistant. C'était quelqu'un de très gonflé, qui n'avait peur de rien", confie son fils. Ce dernier a très peu connu son père mais il en garde l'image d'un homme à la fois audacieux et sensible. "Il était malade quand il fallait condamner quelqu'un qui vendait ses camarades", rapporte son fils.

Dénoncé par un résistant à la Gestapo

Le 24 mars 1944, "Joly" est arrêté par la Gestapo en plein centre-ville de Toulouse. Il a été dénoncé par Georges Pujol, un résistant retourné par la Gestapo. Détenu à la prison Saint-Michel, il est conduit le 27 juin 1944 au bois de la Reulle avec 15 résistants. L'un des prisonniers parvient à s'enfuir mais les 15 autres sont fusillés par les soldats nazis. Aucun proche de Marcel Joyeux ne sait le drame qui vient de sceller son sort. Son épouse et son fils sont réfugiés au château de Brax, alors quartier général du réseau Morhange.

Face au risque qu'encourt la jeune femme, également résistante, elle prend la direction du Gers. Après un passage à L'Isle-Jourdain, elle s'installe à Mauvezin, où elle et son fils resteront réfugiés jusqu'en 1945. Au sortir de la guerre, le mystère demeure sur le destin du chef de famille. Tout le monde disait qu'il avait été déporté. Lorsque je suis devenu militaire,



je ne comprenais pas bien pourquoi quelqu'un qui avait été arrêté par la Gestapo et torturé aurait été déporté...", confie Jean-Pierre.

Marguerite Joyeux s'en tient à la théorie allemande et reprend son métier d'infirmière. Jean-Pierre grandit et s'engage dans l'armée française, avec laquelle il part en Algérie, avant de devenir chef d'entreprise. "Au fond, notre vie n'a jamais vraiment été normale", avoue le fils de résistant. C'est en fin d'année 2012, alors qu'il est retraité, qu'une nouvelle vient bouleverser ses certitudes.

Une lettre est arrivée de Toulouse, pour moi, à la mairie de Jaunay-Clan. Je n'ai pas pensé immédiatement que c'était lié à mon père. Je me suis laissé la nuit de réflexion, et d'ailleurs j'ai très mal dormi", se remémore l'oc-

togénaire. Il croit à une escroquerie téléphonique

Le retraité joint son correspondant, qui lui explique penser que les ossements d'un résistant inconnu sont ceux de son père. Méfiant, Jean-Pierre Joyeux pense à du démarchage téléphonique. Au bout du fil, Georges Muratet, président du groupe de recherche des fusillés du bois de la Reulle, en prend pour son grade. "Après coup, je me suis excusé", plaisante aujourd'hui Jean-Pierre Joyeux. Malgré les réticences de son interlocuteur, l'historien bénévole parvient à le persuader de se soumettre à un test ADN. Quelques mois après, le résultat tombe : l'inconnu est bien Marcel Joyeux.

J'étais content de le savoir. Pour moi, la déportation, c'était quelque chose d'affreux, une torture lente... Je sais

très bien ce que je leur dois", souligne-t-il au sujet des intervenants du groupe de recherche.

Depuis, Jean-Pierre Joyeux a récupéré les ossements de son père, qui repose désormais dans les terres familiales, à Jaunay-Clan. Marguerite est décédée en 1997, avant de connaître les véritables circonstances du décès de son mari.

De son côté, Jean-Pierre s'est rendu à plusieurs reprises dans le bois de la Reulle. Une expérience qui a secoué cet homme pourtant terre-à-terre et dynamique. Il prévient tous ceux qui pourraient s'y aventurer : "C'est un bois, ça n'a l'air de rien, mais ce n'est pas simple. Il y a une atmosphère particulière. Armez-vous."

Marion Bernard

Près de Toulouse, ils enquêtent sur l'identité d'un résistant inconnu

Près de Toulouse, un groupe de chercheurs tente de découvrir l'identité d'un résistant fusillé durant la Seconde Guerre mondiale.



Le 27 juin 1944, quinze résistants ont été assassinés dans le bois de la Reulle, entre Gagnague et Castelmaurou. Dix avaient pu être identifiés dans les mois suivants. Les cinq autres sont longtemps restés inconnus, jusqu'à ce qu'un groupe de recherche mène une enquête approfondie. Au cours de la dernière décennie, quatre ont pu être identifiés, parmi lesquels Marcel Joyeux. L'identité du dernier résistant reste toujours un mystère. Entretien avec Jean-Daniel Gaudais, l'un des membres du groupe de recherche des fusillés du bois de la Reulle, aujourd'hui présidé par René Durand.

Comment menez-vous vos recherches ?

Cela commence souvent aux archives départementales ou au musée de la résistance et de la déportation

de Haute-Garonne. Nous faisons aussi des recherches au service historique de la Défense et nous nous appuyons sur des ouvrages concernant cette période. Il y a beaucoup de recherches mais aussi un peu de chance.

Que sait-on du cinquième résistant ?

Nous avons sa description vestimentaire : il portait un pantalon gris, une chemise à petites rayures bleues, une deuxième chemise, un pantalon de pyjama à rayures bleues et des bas de laine. Il était donc vêtu d'un pyjama sous un pantalon de ville. Surtout, on sait qu'il avait un mouchoir à initiale L et deux mouchoirs à initiale M. Nous ne savons pas s'il s'agit de ses initiales, de celles de sa fiancée, d'un proche, d'un codétenu, etc. Selon le laboratoire d'anthropologie de l'université de Strasbourg, il

s'agirait d'un homme méditerranéen qui pourrait être Italien, Portugais ou encore Espagnol. Nous pensons que, comme les quatre autres résistants qui étaient inconnus, il ne s'agit pas de quelqu'un de la région.

Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez identifiés quatre des cinq résistants ?

Beaucoup de joie. Ce qui nous touche, c'est la reconnaissance des familles à notre égard. À titre personnel, je ne fais pas ça par devoir de mémoire absolu. J'ai toujours aimé l'histoire et ce sont des enquêtes qui me plaisent. C'est aussi une revanche sur ces soldats SS et la Gestapo qui ont voulu effacer leur mémoire. Ils ont presque réussi, mais ils ont perdu.

Marion Bernard